

FOCUS

L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS D'ECQUES





Visuel de couverture :
L'église Saint-Nicolas d'Ecques, cliché Carl Peterolff

Vue du centre d'Ecques depuis la rue de Cauchie,
au cours des décennies d'après-guerre.
Collection Alban Simon

SOMMAIRE

P.5 PRÉFACE

- > La restauration de l'église d'Ecques, les ingrédients d'un succès

P.7 ENVIRONNEMENT

- > Histoire d'eaux

P.9 UNE FONDATION ROMANE

- > L'église d'Ecques apparaît dans les archives au XII^e siècle
- > Une église vouée à saint Nicolas
- > Une tour de style roman
- > Un chœur terminé par un chevet plat

P.15 L'ÉGLISE DU CHAPITRE COLLÉGIAL DE SAINT-OMER

- > Ecques, seigneurie du chapitre de Saint-Omer
- > L'église Saint-Nicolas au Moyen Âge : des indices tardifs
- > La chapelle des seigneurs de Rons

P.21 UN ÉDIFICE DANS LES CONFLITS DU TEMPS (XVI^e-XVIII^e SIÈCLES)

- > Une église forte
- > Les grandes réparations de 1659-1662
- > La statue de saint Roch (1666)
- > De nouvelles entreprises (1686)
- > Les dalles funéraires
- > Même les Piette se sont penchés sur l'église d'Ecques

P.31 LES MUTATIONS RÉVOLUTIONNAIRES

- > La mise en vente des biens nationaux
- > L'église d'Ecques à l'heure révolutionnaire

P.35 LES TRAVAUX DES XIX^e-XX^e SIÈCLES

- > Des travaux réguliers dans le premier XIX^e siècle
- > La confrérie du Sacré-Coeur
- > La construction d'une nouvelle sacristie en 1862
- > La grande restauration de la tour en 1879-1882
- > La plaque du Souvenir Français
- > La cloche républicaine de 1908
- > Un nouveau plafond
- > La Grande Guerre
- > L'entre-deux-guerres
- > Tour d'horizon des vitraux de l'église
- > Les décennies de l'après-guerre

P.49 RESTAURATION CONTEMPORAINE

- > Un constat de départ discutable
- > Une restauration rendue nécessaire par le temps
- > Le parti pris de restauration
- > La tour
- > Les chapiteaux de la tour
- > Les charpentes et couvertures
- > Le chœur et la sacristie
- > Le chantier en quelques chiffres

P.54 FLORILÈGE DE STATUES



L'église vue de l'Ouest.
Cliché Carl Peterolff

PRÉFACE

LA RESTAURATION DE L'ÉGLISE D'ECQUES, LES INGRÉDIENTS D'UN SUCCÈS

> *Un projet accompagné :*

Nombreux sont les organismes, collectivités territoriales et particuliers intervenus pour cette restauration, financièrement pour certains, techniquement pour d'autres : Région Hauts-de-France, Département du Pas-de-Calais, Sauvegarde de l'Art Français, Fondation du patrimoine, Pays d'art et d'histoire de Saint-Omer, gage de qualité et de pédagogie, Université du Littoral, donateurs du village d'Ecques ou d'ailleurs...

> *Une commune très engagée :*

Maires et adjoints, conscients que la culture crée un lien social pérenne, ont su régulièrement susciter l'intérêt pour ce bien partagé et mobiliser l'ensemble des forces vives de la commune – y compris les enfants des écoles – pour porter sa restauration. J'ai personnellement cheminé avec ce projet pendant quinze ans, d'abord comme élue régionale, puis comme déléguée départementale de la Fondation du patrimoine, et j'ai toujours pu apprécier l'engagement de chacun dans une concertation et une complémentarité admirable.

> *Des évènements répétés :*

J'ai particulièrement été sensible à ces «connexions» intelligentes entre la vie de la commune, son histoire et les travaux. Les Journées européennes du Patrimoine ont donné lieu à des expositions (parcours de combattants ecquois à l'occasion du centenaire de la Grande Guerre, histoire de l'école, travaux de tissage en lin, en lien avec une association locale de couture aux réalisations très soignées), des démonstrations d'artisans de métiers anciens, des concerts avec l'Harmonie municipale d'Ecques, dans un contexte de fleurissement de l'intérieur de l'église toujours par une association locale : un véritable élan entourait de manière quotidienne le chantier.

C'est au crédit de cette énergie collective qu'il faut d'ailleurs inscrire d'autres projets en lien avec l'église comme la restauration d'un retable ou celle de deux statues, toutes deux lauréates de concours, dont l'un, organisé par la Fondation du patrimoine, fut réalisé avec les enfants d'Ecques.

> *Des historiens et architectes passionnés :*

Des conférences illustrées de documents ont donné vie à l'édifice et ont permis de partager avec tous la manière d'écrire l'histoire du monument en confrontant les archives aux indices architecturaux. Lorsque les historiens et les architectes, tout aussi passionnés, croisent leurs compétences et transportent les auditeurs, on ne peut que s'enthousiasmer pour ce monument et ses singularités.

Merci à tous les acteurs, sans oublier les entreprises, pour cette belle action collective. La mobilisation autour du projet de restauration de l'église d'Ecques est exemplaire, et cela n'est pas fini...

DOMINIQUE REMBOTTE

*Déléguée départementale
de la Fondation du patrimoine*



N. Dame de bon Secours

Cruiz d'Ra

WASTEQUE
Paroisse

ECQUE
Paroisse

Hameau de la
Cauchie d'Ecque

Chemin
Militaire

chapelle

Roma

I E DE LA RE

Chateau Ranne

Bois de

HISTOIRE D'EAUX

La gestion des eaux est une préoccupation ecquoise depuis des temps anciens. Espace de transition entre le Haut-Pays d'Artois et la plaine de la Lys, ce secteur est un déversoir naturel pour les eaux ruisselant depuis les hauteurs d'Inghem, Herbelles, Bientques et Upen. Celles-ci viennent alors grossir les flots de la Becque, ce petit collecteur s'étirant d'ouest en est de Mussent à Rons. Dès la fin du Moyen Âge, la documentation atteste que le bon écoulement des eaux de pluie constitue un enjeu pour la communauté d'habitants. Il s'agit à la fois d'éviter le débordement des cours d'eau et aussi d'empêcher que les eaux claires de la Lauborne, qui prend sa source dans le centre d'Ecques, ne soient mêlées aux «rousses yauwes» provenant des champs et charriées par la Becque. Entre 1426 et 1463, les petits travaux d'entretien de fossés et d'évacuation des coulins sont récurrents. En 1439, une opération de plus grande envergure est même conduite : sur une distance de 11 084 pieds (env. 3,3 km) en amont du moulin de Rons, la Becque est mise hors d'eau et complètement recreusée. En 1463, des travaux sont une fois encore réalisés, mais sur une portion moindre.

L'église d'Ecques est fortement concernée par ces préoccupations liées à la gestion de l'eau. Elle est en effet située dans un site de vallée à peu de distance des sources de la Lauborne, en un point bas du village (35,29 m au-dessus du niveau de la mer). Ce site choisi au XII^e siècle par les chanoines avait l'avantage d'être quelque peu en retrait de la voie romaine menant de Théroüanne à Cassel, mais il s'est révélé au fil du temps peu judicieux.



Les accoullins dévalant de Cauchie d'Ecques lors de fortes pluies et l'alluvionnement progressif de la Becque ont contribué à rehausser les terrains autour de l'église et à la rendre sensible aux inondations.

Depuis le XVII^e siècle au moins, les paroissiens et les prêtres se plaignent des eaux stagnantes dans l'église : elle « semble être plutôt une carpière qu'une église ». En 1841, l'abbé Bonnière déplore que l'eau ait stagné tout le mois de mars dans l'édifice : c'est ce qui le pousse à vouloir rehausser le pavé de l'église de plus d'un pied en 1843, sans résoudre définitivement le problème.

L'église est également victime d'inondations à plusieurs reprises. Celles-ci peuvent être dues, lors d'orages d'été, au débordement de la Becque qui draine les eaux de Westecques et des villages situés en amont : en juin 1914, en pleine fête du Saint-Sacrement, l'abbé Salomé est contraint de faire évacuer l'église envahie par un mètre d'eau boueuse. Dans d'autres cas, c'est le dégel rapide des sols en plein hiver qui entraîne l'inondation, comme en janvier 1940, en pleine « drôle de guerre ».

1 : Carte particulière du Quarré I de la Générale des frontières de Flandre, dressée par Claude Masse en 1730. BnF, département Cartes et plans, GE DD-2987 (1513 B)

2 : Inondation de l'église en janvier 1940. Collection Daniel Nourry

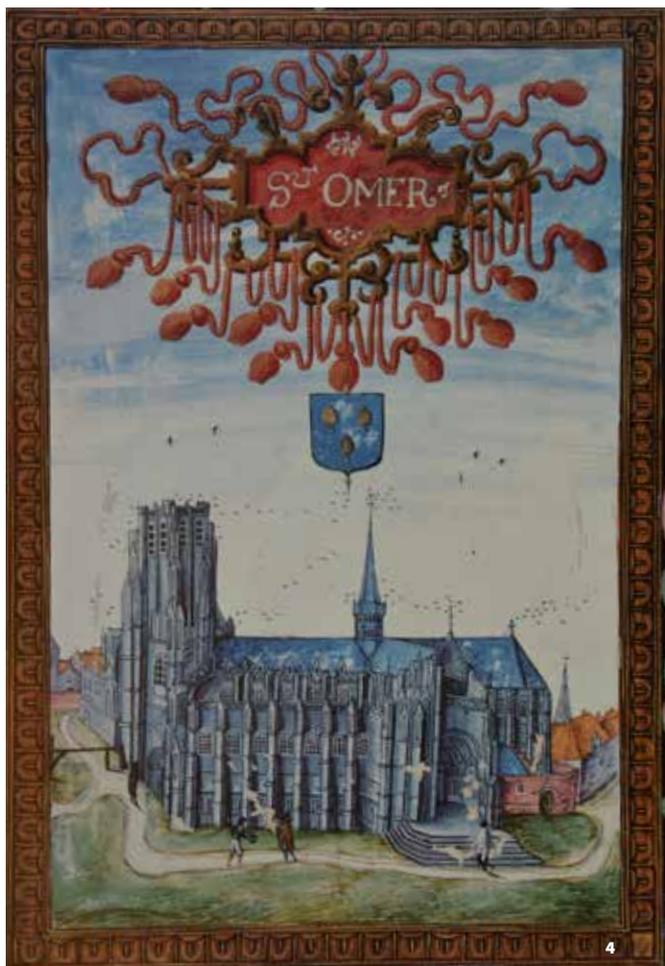


UNE FONDATION ROMANE

L'ÉGLISE D'ECQUES APPARAÎT DANS LES ARCHIVES AU XII^e SIÈCLE

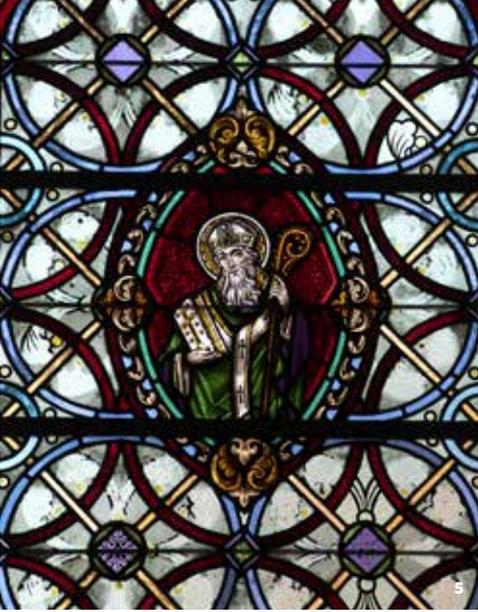
C'est en 1088 que le nom d'Ecques apparaît pour la première fois dans les archives, sous la forme latine *Eska* ou *Hesca*. Un certain Eustache, avoué, abuse de ses pouvoirs sur les terres dépendant du chapitre collégial de Saint-Omer, notamment à Ecques, Dohem et Burques (Saint-Martin-au-Laërt).

Si l'emprise des chanoines audomarois sur le domaine d'Ecques est peut-être encore partielle en 1122, celle-ci est totale en 1140. Une charte de Latran stipule que le chapitre possède alors *ecclesiam de Esca cum tota villa et tota decima*, c'est-à-dire toute la seigneurie d'Ecques avec son église, sa dîme et différents droits et possessions foncières. Ces éléments sont confirmés en 1159, 1176, 1218, 1219, 1227, ce qui montre combien les choses étaient alors régulièrement remises en cause. C'est donc de la première moitié du XII^e siècle que date l'église, qui apparaît plus comme une église des chanoines audomarois que des paroissiens.



3 : La tour romane aux baies géminées.
Cliché Carl Peterolff

4 : La cathédrale de Saint-Omer,
au début du XVII^e siècle.
Album de Croÿ, édit. J.M. Duvosquel,
Crédit Communal de Belgique.



UNE ÉGLISE VOUÉE À SAINT NICOLAS

Un autre argument va dans le sens de cette période du XII^e siècle : le patronage de saint Nicolas. Né vers 260, ce personnage vécut en Asie mineure (antique Lycie, actuelle Turquie), à Myra dont il devint évêque vers 300, et mourut vers 345.

On ne sait pas quand il est devenu le saint que l'on connaît aujourd'hui. Toujours est-il que le culte de ses reliques était populaire, et nombre d'Italiens venaient les vénérer à Myra jusqu'au moment où l'Anatolie est prise par les Turcs seldjoukides, après leur victoire contre les Byzantins à la bataille de Manzikert (1071). Des marins de Bari (Pouilles, dans le sud de l'Italie) devançant les Vénitiens et lancent une opération commando pour soustraire en 1087 les reliques du saint et les placer dans leur ville, au sein d'un édifice qu'ils font construire en leur honneur et où elles sont toujours conservées. Une partie de ces reliques est ensuite volée par un chevalier qui implante le culte du saint en Lorraine dans les dernières années du XI^e siècle.

La translation de ses reliques confère alors à saint Nicolas une grande popularité dans l'Occident chrétien et en particulier dans le nord et l'est de la France. Les chanoines audomarois n'échappent pas à cette mode, et ils vouent à ce saint leur église d'Ecques, dont les parties les plus anciennes remontent précisément à la première moitié du XII^e siècle.

Des statues du saint furent sans nul doute placées dans l'église dès cette époque, mais elles ont disparu avec le temps. Celle qui est conservée dans l'église Saint-Nicolas date du XVII^e siècle. La présence d'une « image de saint Nicolas patron de l'église » est attestée dans un inventaire dressé en 1669 ; elle fut vendue en 1794, cachée, puis rendue à l'église après les troubles révolutionnaires. Laisse à l'abandon dans le grenier du presbytère, elle fut restaurée en 2014-2015 par ARC-Nucléart (Grenoble) après avoir été lauréate d'un concours national. Elle fut d'abord désinsectisée par irradiation gamma, puis observée à la loupe pour distinguer les repeints successifs – on a ainsi pu savoir quelle était la couleur originelle de la robe, verte ou bleue – et enfin restaurée dans son dernier état. La statue polychrome présente l'évêque coiffé de la mitre, le bras gauche avancé qui tenait initialement la crosse, la main droite (cassée) bénissant trois enfants placés dans un saloir, suivant le célèbre épisode de sa légende populaire.

À l'extrémité du bras du transept nord, un vitrail donné par la famille Bourdrel-Laridan rappelle également saint Nicolas, mais il date du début des années 1930.



7

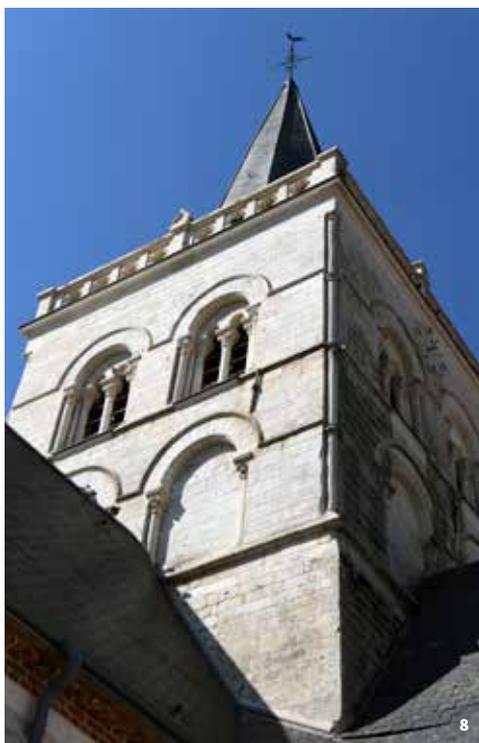
UNE TOUR DE STYLE ROMAN

La tour édiflée en pierre calcaire paraît l'élément le plus ancien de l'édifice. À base carrée, elle est massive, et a ainsi constitué en de nombreuses périodes troublées un lieu de protection et de défense.

Le style roman est perceptible sur la tour de l'édifice, ce qui va exactement dans le sens des textes. Il est en effet caractéristique de la première moitié du XII^e siècle. Au-dessus du cordon principal qui marquait l'élévation maximale de la nef, du chœur et des transepts, chaque arête de la tour est ornée de colonnettes engagées (deux par niveau) qui paraissent davantage décoratives qu'utilitaires.

Sur chacune des faces de la tour, on remarque dans la partie au-dessus du cordon principal deux arcades en plein cintre juxtaposées, chacune d'entre elles reposant sur deux colonnettes.

Le premier étage de la tour est aveugle : les fenêtres de l'étage inférieur ont été bouchées à une époque indéterminée, sans doute pour des raisons de défense. Ce bouchement s'observe tant à l'intérieur de la tour qu'à l'extérieur, mais on a conservé la trace de l'emplacement des anciennes fenêtres, comme au niveau supérieur.



8

5 : Vitrail de l'église figurant saint Nicolas.
Cliché Carl Peterolff

6 : Statue de saint Nicolas.
Cliché Jean-Louis Podvin

7 et 8 : Les baies géminées et vue générale de la tour
du XII^e siècle.
Clichés Carl Peterolff



Le niveau supérieur présente en effet la même configuration, à ceci près que les baies géminées sont ouvertes. Une colonnette centrale les sépare, et elles sont flanquées d'une colonnette latérale. Ce niveau correspond à la chambre des cloches, ce qui explique que les fenêtres soient munies d'abat-sons. Les chapiteaux ont été refaits lors de restaurations successives, la dernière ayant eu lieu en 2013.

La partie sommitale de la tour, constituée d'une corniche surmontée d'une balustrade dentelée quadrilobée, est en revanche une invention des restaurateurs de la fin du XIX^e siècle. Elle est proche de ce que l'on trouve alors sur les églises de Théroouanne, ou encore de Saint-Omer (Notre-Dame, Saint-Sépulcre).

La tour est actuellement rehaussée d'une flèche en bois couverte d'ardoises. En était-il de même dans le passé ? Était-elle en pierre comme dans les communes voisines d'Helfaut et Rebecques ? Il est bien difficile de le déterminer. La dernière restauration de cette flèche remonte à 1978, et fait suite à une précédente des années 1879-1882.





12

Camille Enlart, célèbre archéologue médiéviste du début du XX^e siècle, signale la présence à l'église d'Ecques de chapiteaux formés de « larges feuilles pleines et lisses, à pointe relevée et enroulée sous les angles », caractéristiques des années 1120-1150. On reconnaît bien un de ces chapiteaux au sommet d'une des quatre colonnettes engagées qui soutiennent la voûte de la tour, du côté nord-est. Les trois autres chapiteaux sont plus simples.

Le premier étage de la tour communiquait avec les combles de la nef par une ouverture voûtée. Des ouvertures sommaires ont été réalisées bien plus tard avec le chœur et le transept sud (date inconnue), et le transept nord (2019). Enlart avait remarqué l'escalier particulier menant de la jonction entre le chœur et la base de la tour jusqu'au premier étage de celle-ci. De l'extérieur, il forme une tourelle en excroissance du côté nord-est de la tour, éclairée par deux étroites meurtrières ; en colimaçon, l'escalier présente un berceau rampant constitué de moellons calcaires qui aboutit à l'étage au coin nord de la paroi est par un arc rampant.

UN CHŒUR TERMINÉ PAR UN CHEVET PLAT

Élevé en même temps que la tour, le chœur appartenait au propriétaire de l'église, le chapitre de Saint-Omer, qui avait payé son édification et en assurait l'entretien. Il se termine par un chevet plat, caractéristique que l'on trouve déjà dans les églises préromanes.

9 et 10 : Chapiteaux romans.
Clichés Carl Peterolff

11 : Arc matérialisant l'escalier permettant l'accès au premier étage de la tour.
Cliché Carl Peterolff

12 : Le chœur à chevet plat.
Cliché Angélique Thomas



L'ÉGLISE DU CHAPITRE COLLÉGIAL DE SAINT-OMER

ECQUES, SEIGNEURIE DU CHAPITRE DE SAINT-OMER

Au moins à partir de la fin du XI^e siècle et jusqu'à la Révolution française de 1789, les terres ecquises et leurs habitants gravitent dans la dépendance du chapitre de la collégiale de Saint-Omer. Celui-ci exerce sur eux une autorité seigneuriale se matérialisant principalement par la possession du sol, l'exercice de certaines prérogatives publiques, comme le droit de rendre justice, et la possibilité de lever des redevances. Dans l'espace, la mainmise des chanoines audomarois se traduit par la présence d'officiers seigneuriaux et par des infrastructures réparties sur le territoire de la seigneurie. Plusieurs d'entre elles sont documentées de façon récurrente dans les comptabilités du chapitre qui apparaissent au XV^e siècle, puisque leur entretien ou leur remise en état nécessitent de fréquentes dépenses. Le point central de l'administration de la seigneurie est la «salle Decque», qui regroupe à la fois les granges où est entreposé le produit des dîmes, et la salle proprement dite, un bâtiment en relation avec l'exercice de l'autorité canoniale sur les tenanciers. Cette dernière s'exprime également par l'entretien d'un gibet installé sur un point haut entre le Brûle et la voie romaine Théroouanne-Cassel.

Complètement remis en état en 1453, le gibet n'a pas uniquement une fonction dissuasive puisque le chapitre est dépositaire de la haute justice permettant la condamnation à mort d'un sujet, comme ce fut le cas lors de deux exécutions capitales en 1424.

L'encadrement économique passe quant à lui par la propriété d'un moulin à eau établi à Rons. Sujet à des travaux de consolidation ou de réparation réguliers, il est extrêmement

important dans le paysage seigneurial puisque les tenanciers du chapitre sont obligés d'y moudre leurs céréales. Ces liens de dépendances imposent un certain nombre de devoirs de la part de l'autorité canoniale. Tout d'abord, elle doit assurer la sécurité des habitants. On la voit ainsi mettre la main à la bourse en 1441 pour payer un certain «maitre Gotran chargé de faire déguerpir des gens darmez qui estoient logiez a Ecque».

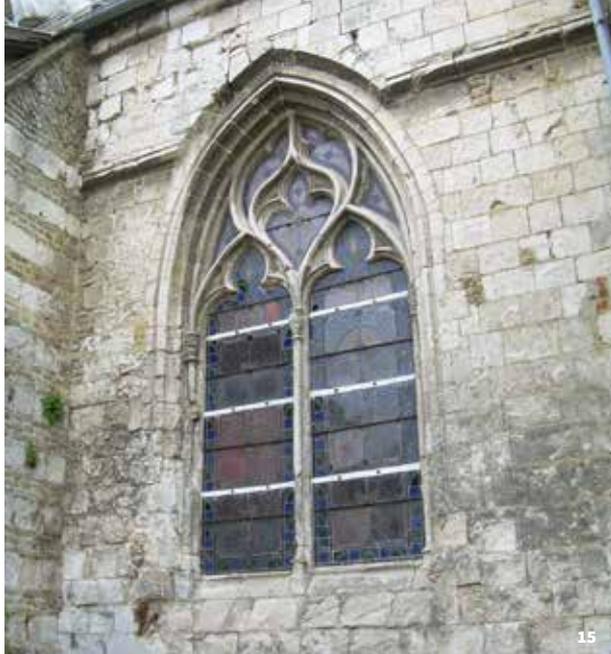
L'entretien des moyens de communication lui revient aussi. À titre d'exemple, le chapitre finance la réfection des ponts ecquois en 1426 et en 1439, il procède à celle «du quemin qui maine Decque à Cauchie, du chemin qui maine Decque envers Therouane et du quemin qui maine Desque envers St Omer».

L'encadrement seigneurial à Ecques ne saurait être complet sans sa dimension spirituelle. Ici, c'est bien l'église Saint-Nicolas qui est l'infrastructure maîtresse. Unanimement considéré comme le fondateur de l'édifice, le chapitre y est la principale autorité. L'aspect monumental du bâtiment contribue à asseoir sa puissance dans l'espace, mais celle-ci s'exprime avant tout par un contrôle étroit de la vie des paroissiens. Ce sont les membres du chapitre qui président à la nomination des desservants qui, eux, officient aux grandes cérémonies régissant l'existence des individus comme le baptême, le mariage ou les funérailles. En outre, l'église joue un rôle dans la diffusion des informations officielles émanant du chapitre. Ainsi, en 1439, l'annonce d'un important chantier ecquois est-il mis en adjudication à trois reprises par des criées réalisées dans l'église.

**13 : La niche gothique située sur le chevet plat,
restitution réalisée en 2019.
Cliché Carl Peterloff**



14



15

L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS AU MOYEN ÂGE : DES INDICES TARDIFS

Dresser un portrait de l'église d'Ecques entre le XIII^e et le XVI^e siècle est à l'heure actuelle une gageure. Si comme évoqué précédemment le chœur à chevet plat et la tour traduisent assurément l'architecture romane en usage au XII^e siècle, très peu d'informations nous sont parvenues pour esquisser les contours de l'édifice médiéval.

Les deux bras de transept et la nef existent antérieurement au XVII^e siècle, mais différentes traces dans le bâti indiquent que leur allure est alors différente de celle qui résulte des grands travaux entrepris à l'époque moderne. Ils sont notamment plus bas puisque leur sommet est inférieur au cordon du premier étage de la tour. Entre le XIII^e et le XVI^e siècle, des chantiers de construction ou de reconstruction ont lieu, sans qu'il soit possible de les insérer dans une chronologie ou de cerner leur nature. Ainsi, le XV^e siècle voit assurément la réalisation de multiples ouvrages.

En 1453 et 1463, les comptabilités du chapitre mentionnent en effet le prélèvement de matériaux sur le chantier de l'église pour d'autres réalisations, mais ces opérations ne sont mentionnées que parce qu'elles interfèrent avec d'autres chantiers relevant de la comptabilité générale de la seigneurie d'Ecques.

Les travaux de l'église devaient faire l'objet d'une comptabilité à part qui, sauf erreur, n'est pas connue. En revanche, bien que les sources médiévales n'apportent aucun éclairage sur la physionomie de l'édifice durant cette période, des sources postérieures et des indices architecturaux permettent d'entrevoir la présence d'un élément médiéval qui ne disparaît qu'en 1686 : la chapelle des seigneurs de Rons.

**14 : Cul-de-lampe à motif sculpté.
Cliché Carl Peterolff**

**15 : Vitrail à remplage gothique sur le chœur.
Cliché Carl Peterolff**

**16 : Face nord du chœur, deux séries d'arcades,
correspondant à l'ancienne chapelle
des seigneurs de Rons, sont visibles.
Cliché Carl Peterolff**



LA CHAPELLE DES SEIGNEURS DE RONS

La chapelle des seigneurs de Rons permettait à ces derniers d'entendre la messe sans devoir se mêler aux autres paroissiens. Elle a laissé quelques traces architecturales situées sur la face nord du chœur, elle est aussi connue par le dossier d'archives relatif à sa destruction. Celui-ci court sur la plus large partie du XVII^e siècle : il prend la forme d'un long bras de fer entre les seigneurs de Rons, « propriétaires » de la chapelle, et les paroissiens d'Ecques soutenus par le chapitre défendant les intérêts de leur église. À cette époque, la chapelle est déjà un vieux bâtiment dont l'état de dégradation avancé inquiète les Ecquois car il met en péril la solidité du chœur auquel il est accolé, et la sécurité générale de l'église. Ils ont effet ont pris l'habitude de de s'y réfugier en cas d'incursion de bandes armées.

Dès 1621, Marc du Maire, seigneur de Rons, entreprend des travaux sur le comble de la chapelle à la demande des paroissiens, mais son état continue de se dégrader, notamment du fait des fréquents pillages qui ont lieu dans le sillage des conflits du temps. Ainsi, lors du siège de Saint-Omer en 1638, les troupes françaises du maréchal de Coligny enlèvent le bois de charpente et, dans les décennies qui suivent, la détérioration s'accélère inexorablement.

Dans un document du 31 juillet 1662, on se plaint de ce que « le cœur de ladite église est du côté vers mer et de ladite chapelle tellement crevassé dans ses murailles et voûtes », qu'il va tomber sauf si, « par un prompt remède », on y fait face. Le seigneur de Rons, désormais Gilles de Fiennes, se montre moins réceptif aux arguments avancés et insiste sur la responsabilité des paroissiens qui s'y sont réfugiés avec leurs bestiaux lors de la dernière guerre.

Ceux-ci rappellent que la chapelle a été bâtie « pour la gloire et commodité des prédécesseurs de la femme dudit seigneur de Régnauville », longtemps après la construction de l'église, qu'elle ne lui sert pas d'ornement ou d'embellissement, mais qu'elle gêne la construction, étant une « masse qui fait une bosse au côté vers mer » ! Ils ne se sont réfugiés dans le bâtiment qu'en vertu de l'ordonnance du 26 mai 1635, obligeant tous les habitants à tenir fort dans les églises, mais la chapelle avait des murailles insuffisantes et sans éléments pour se défendre, à l'inverse de la tour.



Finalement, l'affaire n'est soldée qu'une bonne vingtaine d'années plus tard. En 1684, le seigneur de Rons abandonne définitivement l'édifice au terme d'un accord passé avec les paroissiens et le chapitre devant le conseil d'Artois. Deux ans plus tard, le curé d'Ecques, Paul de Cléty, demande et obtient la réalisation d'un nouveau bras de transept du côté nord et la réparation du chœur. Un marché est passé en 1686 entre le chapitre et Antoine Patin, maître maçon de Dohem, pour envisager l'envergure des travaux. Ces derniers se traduisent par la destruction de l'ancienne chapelle dont on réutilise les matériaux pour réaliser les piliers soutenant la partie nord du chœur, reboucher les ouvertures dans ce dernier, et construire le nouveau bras du transept.

Quand cette chapelle avait-elle été édifiée ? Il est difficile de poser des jalons solides, mais les XV^e et XVI^e siècles constituent des candidats sérieux. La modénature présente sur un cul-de-lampe de l'ancienne chapelle découvert au cours des travaux de 2018 possède des caractéristiques stylistiques tout à fait envisageables pour cette période et, dans l'état actuel de nos connaissances, le bâtiment semble fortement lié à la famille d'Ostove, maîtresse de Rond à partir de 1487, peut-être même plus tôt.

En effet, il s'agit d'une chapelle funéraire où plusieurs membres de ladite famille demandent à être inhumés à la fin du XVI^e siècle en arguant du fait que plusieurs de leurs parents y sont déjà enterrés. En outre, signalons que cette chapelle a reçu différentes dénominations au fil du temps. Dans le cadre de la réforme catholique, elle est consacrée à Notre-Dame du Rosaire au plus tard en 1621, mais précédemment elle était dédiée à saint Blaise, personnage invoqué au Moyen Âge par les bergers pour protéger les troupeaux.

Fait à signaler, les traces de voûtes présentes sur la face nord du chœur indiquent clairement que cette chapelle a connu deux états différents au cours du temps mais elle n'a jamais compté que deux travées. Elle comportait au moins deux fenêtres, puisqu'on a retrouvé quatre piédroits (montants de baies) qui lui appartenaient : deux ont été réutilisés pour réaliser une niche sur le chevet du chœur, et les deux autres ont été dégagés du contrefort nord-est lors des travaux de restauration de 2018-2019.

17 : Console figurant un blason située contre la face nord du chœur. Elle matérialisait possiblement un accès à la chapelle. Cliché Carl Peterolf

18 : Fragments architecturaux retrouvés dans les piliers construits à partir des débris de l'ancienne chapelle. Cliché Jean-Louis Podvin

19 : Essai d'interprétation de la chapelle de Rons. Paul Beaucé





UN ÉDIFICE DANS LES CONFLITS DU TEMPS (XVI^E-XVIII^E SIÈCLES)

UNE ÉGLISE FORTE

Si les campagnes artésiennes sortent déjà éprouvées des pillages occasionnés par la Guerre de Cent Ans (1337-1453), elles le sont probablement davantage encore par ceux qui interviennent dans le sillage du conflit lié à l'héritage du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. Après la mort de ce dernier en 1477, les rois de France s'opposent à son héritière qui, par son alliance matrimoniale, arrime durablement les possessions de son père dans la mouvance des Habsbourg, famille maîtresse du Saint-Empire romain germanique. S'ensuivent alors plus de deux siècles de guerre entre ces puissances rivales pour qui l'Artois en général, et les pays de Théroouanne et Saint-Omer en particulier, sont des terrains d'affrontement récurrents.

Or, le village d'Ecques est situé à mi-chemin entre Saint-Omer et Aire, à une douzaine de kilomètres de chacune, et à cinq de Théroouanne, qui est une enclave française en territoire habsbourgeois jusqu'en 1553. Il souffre donc des affrontements liés à ces villes, convoitées par les puissances de l'époque.

En 1537, les Français pillent l'église d'Ecques, subtilisant les statues. En 1542, ils récidivent, ruinant l'église dont ils emportent les cloches, plombs, ferrures et ornements. Les affrontements à Théroouanne en 1553, qui aboutissent à la destruction totale de la ville sur ordre de Charles Quint, entraînent des destructions dans les villages voisins et les Français dévastent une partie d'Ecques.

Des habitants du village firent probablement partie de ceux qui se rendirent dans l'antique cité participer au démantèlement des murailles et des bâtiments, dont la cathédrale, et en utilisèrent ensuite certains éléments décorés dans leurs propres constructions.

En tout cas, le registre des décisions capitulaires a conservé la trace de travaux de fortifications réalisés à Ecques à la fin du mois de mai 1554, pour permettre aux habitants de se mettre à l'abri dans l'église en cas de nouvelles guerres. De quoi s'agit-il ? Cela n'est pas précisé et nous en sommes réduits à des hypothèses, mais la modicité de la somme engagée (33 livres) laisse plutôt penser à de simples aménagements défensifs.

C'est peut-être à ce moment que les murs du chœur sont surélevés – si bien que le faite de celui-ci dépasse désormais le cordon de la tour – et que des éléments défensifs y sont placés. Un corbeau faisant partie d'une bretèche, petite structure maçonnée permettant le jet de projectiles, est encore visible aujourd'hui au-dessus des combles de la sacristie, et une pierre en encorbellement au sommet du chevet est le vestige d'une probable seconde bretèche. Dans le bras sud du transept, là encore dans une partie surélevée, deux hautes meurtrières complètent la défense. Du côté nord, des meurtrières dans le mur de l'escalier contribuent elles aussi à la défense.



LES GRANDES RÉPARATIONS DE 1659-1662

Une chose est certaine, la guerre ne disparaît pas du secteur après la destruction de Théroouanne en 1553. Elle est même endémique tout au long du XVII^e siècle et Ecques en subit les conséquences directes. En 1635, un placard, c'est-à-dire un texte de loi affigé publiquement, ordonne de fortifier les églises et les cimetières dans les campagnes artésiennes, et trois années plus tard les Ecquois et leur bétail se réfugient dans l'église Saint-Nicolas pour se prémunir des troupes françaises venues assiéger Saint-Omer.

À l'image de son chœur, crevassé dans ses murailles et ses voûtes, l'église est rudement éprouvée par cet épisode de la Guerre de Trente ans (1618-1648), puis par les campagnes militaires de Louis XIV.

En dépit du rattachement de l'Artois à la couronne de France en 1659 (traité des Pyrénées), Aire et Saint-Omer font partie de « l'Artois réservé » et demeurent espagnoles jusqu'à leur chute en 1676 et 1677, ratifiée par le traité de Nimègue (1678). Aussi, pendant toute la période séparant ces annexions et même au-delà, les campagnes entourant ces deux villes continuent d'être régulièrement malmenées par les troupes françaises ou espagnoles.

Durant les accalmies entre les différents épisodes armés, les territoires pansent leurs plaies, et à Ecques de grands travaux sont réalisés sur l'église Saint-Nicolas.

En 1659, un triple chantier s'étalant sur plusieurs années est mis en place. La majeure partie de ces travaux est financée grâce aux recettes de la seigneurie d'Ecques, mais des dons peuvent aussi être réalisés par le chapitre de Saint-Omer. C'est notamment le cas en 1662, lorsque celui-ci accorde 100 florins en considération des «grans frais» que doit faire ladite église pour ses réfections. Certains travaux concernent le chœur. Il n'est pas simple de les caractériser précisément mais ils sont assurément conséquents.



Un certain Loÿs Pingrenon reçoit la somme de 26 florins pour la pose de 10 000 tuiles sur le toit du chœur. Plusieurs pièces métalliques sont aussi employées et de nouvelles verrières sont posées. En juillet 1661, l'achat de 5800 briques blanches, présentées comme utiles au chœur, est réglé à un batelier de Gravelines.

Les réparations réalisées sur la tour sont quant à elles initiées à la fin du printemps 1660. La grande affaire consiste en la reconstruction de la charpente qui porte les cloches (le beffroi) à l'intérieur de la tour. Les chênes, provenant en partie de la basse-cour de l'abbaye de Clairmarais, ont probablement été abattus dès l'hiver, mais les travaux des maçons et des charpentiers ne débutent que le 25 mai 1660. Ceux-ci s'achèvent vraisemblablement à la fin de l'année mais quelques dépenses sont encore enregistrées jusqu'en février 1661. À ce stade, le chapitre n'a pas terminé tous les travaux nécessaires sur la tour. En 1662, un «couvert a loo» est réalisé afin de protéger l'édifice des intempéries.



21a et 21b : Vestiges d'architecture défensive conservés sur les faces sud et est du chœur.
Clichés Carl Peterloff

22 : L'abbaye de Clairmarais, vers 1750.
BAPSO, ms. 850

23 : Charpente du chœur.
Cliché Carl Peterloff

La partie supérieure du pignon occidental de la nef porte le millésime 1661 inscrit en briques jaunes sur les briques rouges, année synonyme d'importants travaux. De manière factuelle, la nef bénéficie à cette date d'une nouvelle couverture puisqu'en date du 11 septembre 1661, les comptes de l'église mentionnent la « mise en œuvre de 22 000 thuylls à la nefve de ladite église ». Cette pose fait suite à des travaux dans les combles : la nef était donc couverte de tuiles plates et non d'ardoises comme aujourd'hui. C'est aussi à ce moment que sont réalisées les deux échauguettes en briques rouges, tourelles d'angle en encorbellement, percées de meurtrières, et dont l'accès se faisait par l'étage de nef. Elles participent à la fonction défensive de l'édifice en cette période troublée de la fin du XVII^e siècle, et permettent le contrôle de la double porte.

Plusieurs éléments attestent l'allongement de la nef au cours de ces travaux. Du côté sud, les soubassements de la première travée sont en silex alors que ceux des deuxièmes et troisièmes travées sont en briques ; les fenêtres des deux premières travées sont en anse de panier, alors que celle de la troisième est ogivale comme celles du pignon. Enfin, un cordon existe sous cette dernière fenêtre, là encore comme sur le pignon, ce qui n'est pas le cas pour des deux autres. Du côté nord, les soubassements sont en briques rouges, et les deux fenêtres sont en anse de panier ; l'emplacement correspondant à la troisième fenêtre a été laissé à une porte d'accès, et on n'y trouve aucun cordon.

La nef a aussi été rehaussée. L'accès entre la tour et la nef est réalisé dès l'origine, comme en témoigne l'ouverture cintrée dans le mur de la tour. On remarque les traces d'un solin sous le cordon du premier niveau de la tour.

24 : Vue de la nef, côté sud, avant restauration.

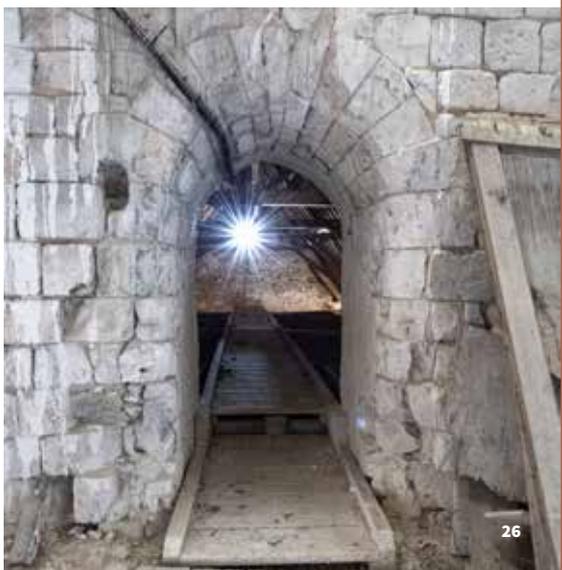
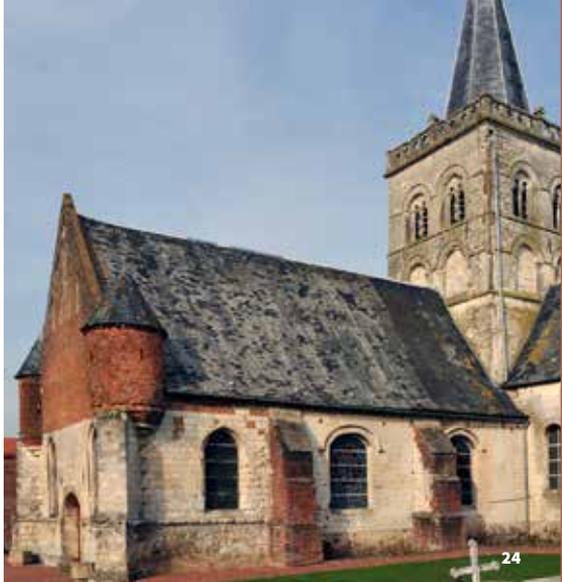
Cliché Carl Peterolff

25 : Vue intérieure d'une échauguette.

Cliché Jean-Louis Podvin

26 : Ouverture cintrée entre la tour et la nef.

Cliché Carl Peterolff



LA STATUE DE SAINT ROCH (1666)

Parmi les statues conservées dans l'église d'Ecques figure celle de saint Roch. L'homme, vêtu d'une tunique et d'une cape, a la besace et le chapeau du pèlerin. Il tenait de la main gauche un bâton, aujourd'hui disparu. Sur sa jambe droite avancée, il montre un bubon de peste dont il a été miraculeusement guéri. À sa gauche se tient son chien, un pain dans la gueule, et à sa droite l'ange qui, dans la légende, l'a sauvé de la maladie. Saint Roch, originaire de Montpellier, avait soigné des pestiférés en Italie au XV^e siècle, avait été touché par la maladie et en aurait été guéri par un chien qui lui apportait un pain chaque jour et par un ange touché par son dévouement.

Cette statue est entrée dans le mobilier de l'église entre 1666 et 1669. Ecques est en effet touchée par un épisode de peste à l'été 1666, sans doute au hameau de Rons, au cours duquel le prêtre, Nicolas Bart, meurt. Un cimetière des pestiférés est créé immédiatement en août 1666, et la communauté se met à l'abri en plaçant dans l'église une « image de saint Roch » dans un tabernacle vitré, tandis que des paroissiens, Pierre Postel et Jeanne Pocholle, établissent une fondation pour des messes de saint Roch chaque 16 août. On lui adjoint par la suite une couronne d'argent et un autel, rehaussé de peintures renouvelées en 1768 par le peintre audomarois Wallart, et vendu à la Révolution.

Lauréate d'un concours de la Fondation du patrimoine en 2015, cette statue a bénéficié d'une restauration.





DE NOUVELLES ENTREPRISES (1686)

En 1686, après d'après négociations entre le chapitre, propriétaire du chœur, le seigneur de Rons, propriétaire de la chapelle du même nom, et les paroissiens, la chapelle seigneuriale est supprimée. À sa place, deux fenêtres sont percées dans la nouvelle muraille nord du chœur, symétriques à celles déjà en place du côté sud, dans le même style gothique flamboyant. Pour soutenir ce mur épais de près d'un mètre, deux contreforts massifs sont réalisés.

La fenêtre placée à l'extrémité du chœur est également bouchée. Un retable est donc mis en place par l'abbé Marcotte à la toute fin du XVII^e siècle. Il coûte 200 florins, que le chapitre termine de rembourser au desservant en 1695 en même temps qu'il lui paie le remblaiement de terres autour du chœur. À l'extérieur, une niche avec piédroits et dais sculpté de style flamboyant a été insérée dans le bouchement de la fenêtre, au moment des travaux puisqu'aucune retaille n'est visible. Constitué d'éléments disparates, il provient de la chapelle seigneuriale : on a en effet retrouvé dans un contrefort nord du transept deux piédroits fragmentaires similaires, éléments de la chapelle réutilisés comme blocage.

L'accord de 1686 prévoit également de mettre en place un bras de transept du côté nord, semblable à celui du côté sud, et d'utiliser autant que possible les anciens matériaux pour la construction de ce nouvel ouvrage. Ce nouveau bras doit être dévoyé vers l'est pour englober l'escalier menant à l'étage de la tour, être doté de deux piliers de coin, être voûté et être pourvu d'une porte et de deux fenêtres.

En réalité, un bras de transept avait existé plus tôt. Des traces de solin en conservent la mémoire : il était centré sur la tour, et son faite se situait sous le cordon du premier étage de celle-ci, alors qu'il le dépasse désormais. Toujours est-il que le nouveau bras réalisé porte la date de 1686 dans un cartouche en pierre au sommet du pignon. Le bras conserve des éléments de défense, sous la forme de trois meurtrières aménagées dans le pignon.

Le bras sud du transept porte, quant à lui, la date de 1746 en briques dans la pierre du pignon. Il peut s'agir là encore d'un agrandissement, car il dépasse le cordon, ce qui n'était pas le cas dans un état antérieur.



29



30



31

**28 : Cartouche millésimé 1686
sur le bras nord du transept.
Cliché Carl Peterloff**

**29 : Millésime 1746 sur le pignon
du bras sud du transept.
Cliché Carl Peterloff**

**30 : Face sud de la tour, les traces du solin
d'un premier transept sud sont encore bien
visibles. Cliché Carl Peterloff**

**31 : Bras du transept nord.
Cliché Jean-Louis Podvin**

**32 : Baie bouchée et niche gothique sur le
chevet du chœur. Cliché Carl Peterloff**



32

LES DALLES FUNÉRAIRES

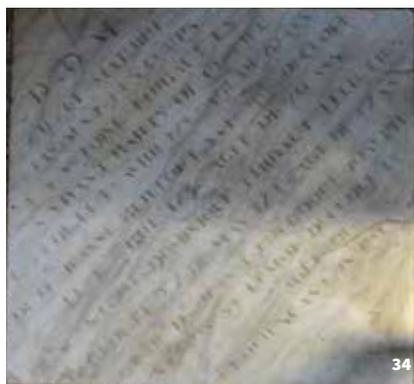


33

Une première inscription se situe sur le sol de la nef, du côté nord, et indique sur une dalle en grès jaune de petites dimensions :

ICY GIST
LE CORPS DE
M[ARIE G]VILBERT
VIVANTE FEMME A
[JAC]Q[U]ES]MARCOTTE LA
QVELLE DECEDA LE 27 DE
FEVRIER 1690 AGE DE
[5]9 ANS

Requiescat in pace
(Tête de mort)



34

Si l'épithaphe de cette femme est insérée dans le dallage de l'église, c'est tout simplement parce que Jean Marcotte, pasteur de l'église d'Ecques de 1688 à 1712, y réalisa une fondation en l'honneur de ses parents, Marie Guilbert et Jacques Marcotte, à la date du 27 février. Sans doute sa mère décéda-t-elle à Ecques, ce qui poussa son fils à l'honorer ainsi.



35

Une autre épithaphe, mais en marbre blanc et de plus grandes dimensions, évoque pour sa part trois personnages inhumés du côté sud de la nef. Ce sont des notables du village, puisque Antoine Thibaut était bailli d'Ecques et habitait Westecques avec son épouse Jeanne Bertout. Son fils, Antoine, est lui aussi enterré là, mais pas son épouse qui se maria en 1754 avec Guillaume Delepouve, natif de Pihem.

La dernière épithaphe, encore visible sur le mur sud de la nef, concerne Laurent Gambier, curé d'Ecques de 1737 à 1764, que l'on connaît par quelques libertés prises avec l'argent de la fabrique, qui lui valurent en 1747 un procès avec les marguilliers, en charge des finances des biens du temporel de la paroisse.

**33 : Dalle funéraire de Laurent Gambier.
Cliché Carl Peterolff**

**34 : Dalle funéraire de Marie Guilbert.
Cliché Jean-Louis Podvin**

**35 : Dalle funéraire d'Antoine Thibaut.
Cliché Carl Peterolff**



MÊME LES PIETTE SE SONT PENCHÉS SUR L'ÉGLISE D'ECQUES

Les Piette, célèbres menuisiers, sculpteurs et ébénistes audomarois à la fin du XVII^e siècle et dans la première moitié du XVIII^e siècle, auteurs – entre autres – du buffet d'orgue de la cathédrale Notre-Dame de Saint-Omer, sont également intervenus à l'église Saint-Nicolas. C'est ce que nous révèlent quelques quittances, mentionnant un balustre et deux chaisiers réalisés par Jean en 1706, un marchepied par le même en 1713.

Jean Henry remet en état la boiserie du chœur et les autels latéraux, ainsi que les deux sièges confessionnaux en 1715 : l'église avait été durement marquée par le siège d'Aire en 1710, au cours duquel sa population avait été décimée. On ne peut manquer de remarquer le confessionnal situé dans le bras sud du transept, et dont le style est très proche de ceux réalisés par les Piette à Pitgam.

D'autres travaux de boiserie, dus en partie à l'humidité du bâtiment, sont effectués par des artisans audomarois ou locaux.

DÉPARTEMENT
DU PAS-DE-CALAIS.

DISTRICT DE SAINT-OMER.
Bons Révisés a
est-ecque

PREMIERE EXPOSITION.

L'AN mil sept cent quatre-vingt Douze ^{1^{re}} jour de la République
française, le vingt cinq Septembre dix heures du
matin, par-devant les Administrateurs, composant le
Directoire du District de Saint-Omer.

CONDITIONS.

Art. 2. L'adjudicataire sera tenu de payer
pour cent du prix de son adjudication dans la quinzaine
et le sur-plus en douze annuités égales avec l'intérêt
à cinq pour cent, etc.

S'ensuivent les Bienes.

Leglise actuellement supprimée du village de West-ecque
avec le terrain qui en dépend et celui du Cimetière
Contenant ensemble trois quartiers ou environs, listant de
touchant pour l'acquisition de cette partie de biens il y a
soumission sur le pied de l'estimation, la quelle en conséquence
a été faite pour le terrain et les arbres par procès verbal
D'expert du vingt trois avril dernier, portant Cingcent
vingt Sept livres dix sols et pour leglise par autre
procès verbal d'expert du Sept mai aussi dernier portant
Cingcent Cinquante livres, faisant ces deux sommes
ensemble un Capital de mille soixante dix Sept livres
Dix sols

Lecture faite des conditions ci-dessus le dit Bienes
a été exposé à l'enchère en personne

LES MUTATIONS RÉVOLUTIONNAIRES

LA MISE EN VENTE DES BIENS RELIGIEUX

À l'époque de la Révolution, les biens du clergé sont saisis par la nation et aliénés pour rembourser les dettes de l'État. À Ecques, les biens du chapitre sont vendus, et ils sont considérables : 480 mesures de terres (170 ha), auxquelles s'ajoute le moulin à eau. Les biens de la paroisse, consistant en « 64 mesures et 63 verges de terres à labour (env. 22 ha), manoirs et prés » et estimés à 43 873 livres, sont mis en vente en 85 lots à partir du 4 vendémiaire an III (25 septembre 1794).

L'inventaire des biens mobiliers de l'église est quant à lui réalisé le 20 octobre 1790, sous la houlette du maire, Philippe Louis Dupont, et en présence de Claude André Lardeur, curé de Saint-Nicolas depuis 1784. Ils ne sont vendus que bien plus tard, le 24 floréal an II (13 mai 1794) pour la modique somme de 474 livres et treize sols. De nombreux habitants participent à ces achats, et ils le font pour eux-mêmes plus que par conviction religieuse. En effet, la plupart des biens en question ne sont pas restitués à l'issue de la période révolutionnaire, au grand dam de l'abbé Guidon qui le déplore dans l'enquête épiscopale de 1861.

Fait notoire, l'inventaire de 1790 permet d'apprendre un certain nombre d'informations sur l'église et confirme largement un inventaire précédent, daté de 1669. Les fonts baptismaux sont en pierre de Marquise, et comportent « un grand vaisseau de plomb ... couvert et fermé ». L'autel principal est « à la romaine » : il est donc isolé, conformément au rite romain. Il est orné des « reliques approuvées de saint Blaise » placées dans un reliquaire d'argent et de six chandeliers en cuivre.



L'église est dotée de trois confessionnaux, une chaire de vérité, un banc de communion, et quatre stalles : une pour le prêtre, une pour le vicaire et les deux autres pour les chanoines présents à l'office. Une lampe pend devant le saint sacrement. Plusieurs « images », entendons statues de saints en bois, ornent l'édifice : Notre-Dame du Rosaire, la vierge, saint Nicolas, saint Roch, saint Jean Baptiste, saint Adrien, saint Antoine, sainte Catherine.

Les biens du prêtre et de son vicaire, fort modestes, sont également saisis et vendus les 21 et 22 pluviôse an II (9 et 10 février 1794). Ceux de Lardeur (six « troncs » de bois d'ormeraie) sont acquis 104 livres 15 sols par Laurent Beauvois, d'Ecques, et ceux de Buaille (partie de bois en glands) par P. Louis Dupont, officier municipal, pour la somme de 15 livres.

37 : Procès-verbal de vente de biens relatifs à l'église de Westecques. Archives départementales du Pas-de-Calais, 1Q 1842

38 : Maître-autel de l'église. Cliché Carl Peterloff



L'ÉGLISE D'ECQUES À L'HEURE RÉVOLUTIONNAIRE

Dès septembre 1791, les autorités ordonnent de démonter les cloches et de les livrer à Lille. À Ecques, on obtempère et deux d'entre elles sont descendues dans les mois qui suivent ; seule la grande, datée de 1624, reste en place dans la chambre campanaire pour avertir la population d'éventuels dangers.

Le bâtiment change de fonction. Il sert de lieu de réunion, comme le 20 septembre 1792 pour l'élection de la troisième municipalité. Suite à l'interdiction du culte à partir de la fin de l'année 1793, il est utilisé pour la production de salpêtre, comme beaucoup d'autres églises, ce qui entraîne la destruction du pavé de la nef. Alors que l'église de Westecques, qui rayonnait sur une trop faible population, est supprimée, vendue et détruite, il n'en est pas de même pour celle d'Ecques qui est conservée. Une partie du mobilier de l'église de Westecques est transférée dans l'église Saint-Nicolas.

L'autel de saint Pierre, qui ornait probablement cette église, est placé dans le bras sud du transept, avec la statue de saint Pierre trônant, tenant dans ses mains des clefs aujourd'hui disparues.

Même si le culte est de nouveau autorisé au début de l'année 1795, il demeure difficile et en grande partie caché (deux enfants sont baptisés clandestinement en 1795 par l'ancien vicaire). Ce n'est qu'au milieu de l'année 1803, après la mise en application du Concordat, que s'opère le véritable retour au culte : le 3 juin, Adrien Leroy, natif de La Gorgue, est attesté comme curé de la paroisse, avec pour vicaire Dominique Le Borgne, natif du village voisin d'Heuringhem.



41

**39 : La maison du Dîmeur de Westecques.
Cliché Jean-Louis Podvin**

**40 : Une croix atteste toujours de l'inhumation
de l'abbé Adrien Le Roy à l'arrière du chœur.
Cliché Jean-Louis Podvin**

**41 : L'autel de l'ancienne église
Saint-Pierre de Westecques,
réinstallé dans le bras sud du transept.
Cliché Carl Peterloff**

**42 : Statue de saint Pierre provenant
de l'ancienne église de Westecques.
Cliché Carl Peterloff**



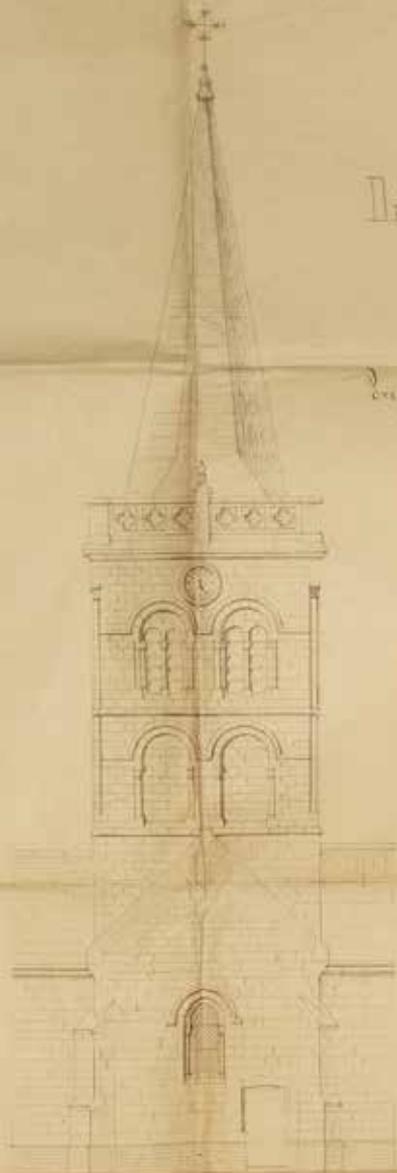
42

DEPARTEMENT DE PARIS - PALAIS.

ARRONDISSEMENT DE ST OMER.

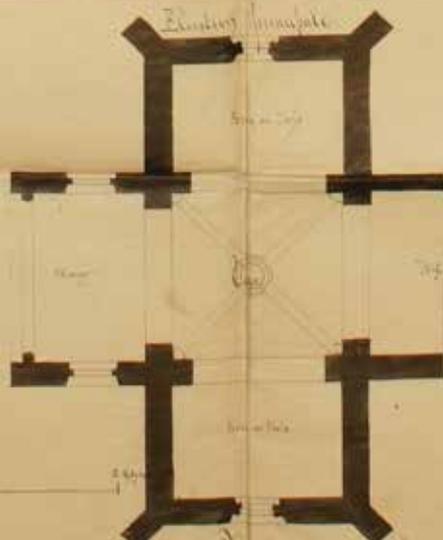
Eglise d'Ecques

Dessiné par l'Architecte Spécial du Clavier.



Approuvé
le 27 Mars 1854

Le PRÉFET de Paris
P. L. FRETET
Le Secrétaire Général

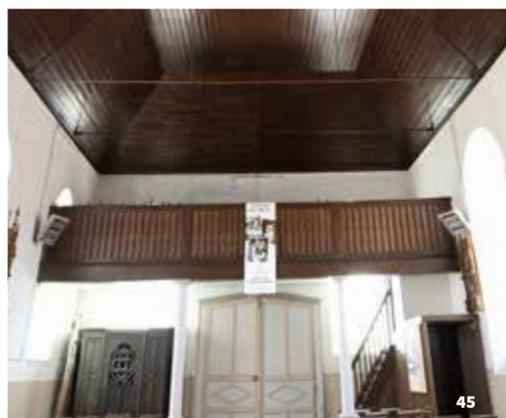


2.200 m. 30/10/1854

LES TRAVAUX DES XIX^E - XX^E SIÈCLES



44



45

DES TRAVAUX RÉGULIERS DANS LE PREMIER XIX^E SIÈCLE

Lors de la reprise du culte au lendemain de la période révolutionnaire, l'abbé Adrien Leroy ne se plaint pas de l'église. Les comptes rendus de visites pastorales diligentées par l'évêché vont dans ce sens, indiquant le 19 juillet 1803 « qu'elle est en bon état et décentement ornée, pourvue de vases sacrés en argent ». Les années suivantes, on écrit qu'elle est assez bien réparée. C'est à la fin de sa vie que l'abbé Leroy entreprend des travaux. Il refait le plafond de la nef, remplaçant l'ancien plafond cintré, dont il supprime et brûle la charpente, par un plafond plat ; dans le chœur, il répare les deux travées de la voûte : la date de 1828 sur une des clés de voûte du chœur rappelle son action, alors que les deux autres sont ornées du monogramme IHS et de l'agneau vexillifère (porteur d'étendard). Ces travaux sont financés par une vente d'arbres du cimetière.

Son successeur, Jean Baptiste Bonnière, veut rehausser le pavé de l'église d'un pied, pour que l'édifice ne soit plus inondé. De fait, il cherche par différents moyens à obtenir de l'argent pour réaliser son entreprise, n'hésitant pas à écrire à Marie-Amélie, épouse de Louis-Philippe, en 1842.

Même s'il n'obtient pas les six cents francs espérés, il effectue les travaux lui-même et réalise un dallage alternant des pierres jaunes (Marquise) et bleu foncé (Tournai). Les premières dessinent la forme d'une croix latine, bien visible du haut de la tribune d'entrée.

Dans un courrier adressé à l'évêque en 1847, l'abbé Bonnière se vante : « la toiture de la basse église (la nef) ainsi que celle d'un bras de la croix menaçait ruine, je les ai fait rétablir à neuf ». Son nom, celui du charpentier qui l'a réalisée, et la date de 1841, gravés sur la charpente rappellent cette intervention dans la nef ; la même date figurait sur le côté sud du toit jusqu'à la restauration de 2013, au centre d'un rectangle, grâce au jeu d'ardoises en écailles sur ardoises en pointe. Il fait aussi restaurer les quatorze contreforts et élever une tribune au bout de la nef, au-dessus de la grande porte, pour accueillir les petites filles de l'école et de la salle d'asile, ancêtre de l'école maternelle, car on manquait de place dans l'église.

Cette tribune est financée par la fabrique. L'abbé Bonnière met encore en place un chemin de croix suite à une mission. Il lui faut enfin faire réparer la base de la flèche, dont les quatre poutres de soutènement étaient pourries.

43 : Projet de restauration du clocher en 1879.

Archives communales d'Ecques

44 : Clé de voûte à l'agneau vexillifère.

Cliché Carl Peterolff

45 : La tribune. Cliché Carl Peterolff



LA CONFRÉRIE DU SACRÉ-CŒUR

Le 4 avril 1832, l'abbé Jean Baptiste Bonnière demande à Mgr La Tour d'Auvergne, évêque d'Arras, l'autorisation d'établir une Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus à Ecques, propre « à soutenir la piété et à entretenir la fréquentation des sacrements ». Il souhaite que ce soit la même que celle érigée en l'église Saint-Pierre d'Aire et affiliée à celle de Sainte-Marie à Rome. Il demande également à qui il doit s'adresser pour obtenir une quarantaine de livrets contenant les litanies du Sacré-Cœur de Jésus.

Existant en droit, cette confrérie est cependant informelle. Peu après son arrivée dans la paroisse (1856), l'abbé Augustin Guidon reproche à son prédécesseur de n'avoir point tenu de registre avec le nom des confrères. C'est sans doute la raison pour laquelle il souhaite la formaliser et obtient l'agrément par l'évêque d'Arras le 24 juin 1858. Un livret d'agrégation à la confrérie est édité (1859), qui stipule les conditions pour y être admis et recense les prières. Cette même année, le 2 octobre, l'abbé Guidon demande au conseil de fabrique de faire réaliser un tableau pour la confrérie du Sacré-Cœur de Jésus. L'achat d'un tableau et d'un tronc de confrérie, d'une valeur de 22 francs, figure bien au budget dépenses de 1859. En 1902, l'abbé Étienne Bodescot énumère dans

l'inventaire dressé à son arrivée : « une belle statue du Sacré Cœur » et, sur le maître autel, « un drapeau du Sacré Cœur ». C'est justement car le drapeau du Sacré-Cœur était arboré dans l'église que les gendarmes le verbalisent le 26 juillet 1905, en pleine querelle sur la séparation des Églises et de l'État. Même si l'abbé Bosdescot se défend en arguant qu'il y avait été placé par son prédécesseur, l'abbé Dessaut, désormais à Roquetoire, et que la municipalité d'Ecques ne lui avait pas enjoint de s'en débarrasser, il est condamné.

Si le drapeau a disparu, une statue du Sacré-Cœur est toujours dressée au centre de l'église. Un vitrail en son honneur a aussi été mis en place en 1932, et vient de faire l'objet d'une restauration en 2019.

46 et 47 : Vitrail et statue figurants le Sacré-Cœur.
Clichés Carl Peterolff

48 : Projet de construction de la sacristie en 1862.
Archives Départementales
du Pas-de-Calais, 20 2011

49 : La sacristie, après la restauration de 2019.
Cliché Carl Peterolff



LA CONSTRUCTION D'UNE NOUVELLE SACRISTIE EN 1862

Le rôle d'une sacristie est multiple. Elle est à la fois dédiée à la conservation des documents administratifs, comme les titres de propriété des biens de la paroisse, et à celle des registres paroissiaux. Elle recèle également les armoires qui renferment les objets sacrés. En 1862, le conseil municipal reconnaît « la nécessité de construire une sacristie pour les besoins du clergé de la paroisse d'Ecques ». Le coût, légèrement supérieur à 1000 francs, est financé par une vente d'arbres.

Sa réalisation est confiée à l'architecte audomarois Émile Libersalle par le conseil municipal dirigé par J.-B. Bouvart. En briques rouges, ce nouveau bâtiment de style néo-gothique est relié au chœur par une porte percée au coin sud-ouest de la muraille de ce dernier.

Cette reconstruction met fin à une situation problématique qui prévaut pendant la première moitié du XIX^e siècle. En l'absence de sacristie proprement dite, c'est derrière l'autel, avancé pour l'occasion, qu'avait été aménagé un espace destiné à entreposer les objets du culte et à permettre au desservant de revêtir les ornements liturgiques. Une porte – aujourd'hui fermée par un mur de briques – est alors réalisée à l'extrémité du chevet plat, sous une ancienne fenêtre bouchée : elle permettait au prêtre de se rendre directement du presbytère (actuel pôle jeunesse) à l'église en passant par le cimetière.



Une fois entré dans la « sacristie », il accédait au chœur par une des deux portes latérales du maître autel.

En fait, une véritable sacristie avait bien existé dans le passé. Deux quittances de 1660 et 1662 mentionnent l'une des travaux à la sacristie, et l'autre le raccommodage et une clef de serrure de la sacristie. On retrouve la trace d'autres réparations en 1702, et surtout en 1715, après le siège d'Aire.

La dégradation du petit bâtiment ne cessa avec le temps. À l'époque de la Révolution, un inventaire du 20 septembre 1790 souligne sa vétusté. C'est sans doute la raison de sa destruction, au cours de la décennie révolutionnaire.

Les récents travaux de restauration en 2019 ont permis de clarifier les choses. L'accès à l'église se faisait par une large ouverture mise au jour sous l'enduit. Elle faisait communiquer la sacristie et l'angle nord-est du bras du transept : linteau en bois sur cloison en pierre et briques dans la sacristie ; espace vide dans l'épaisseur du mur ; linteau en bois sur mur de briques du côté du transept, aujourd'hui caché par le retable de saint Pierre.

On notera que cette sacristie ne date pas de l'origine de l'église : des meurtrières du côté est du bras de transept et des restes de bretèche au sud-ouest du chœur rappellent que ce coin droit du chœur était un point-clé du dispositif de défense du bâtiment.



LA GRANDE RESTAURATION DE LA TOUR EN 1879-1882

En 1874, la municipalité paie 800 francs à Pierre Lequien pour renouveler la toiture de la chapelle Saint-Pierre (bras sud du transept). Trois années plus tard, le curé d'Ecques fait quant à lui réaliser les vitraux actuels du chœur par Félix Courmont d'Arras.

La commune n'en a pas fini avec les dépenses. Le clocher de l'église nécessite une restauration de fond en 1879. L'architecte Émile Libersalle dresse le cahier des charges, constatant que les travaux précédents ont été menés sans aucune cohérence, que « la balustrade de la galerie a été refaite en briques, ce n'est qu'un mur grossièrement travaillé », et que les faces de la tour comportent des briques – comme c'est encore le cas aujourd'hui à l'église d'Inghem – voire des trous au milieu des pierres. Il est donc décidé le remplacement de la corniche, la réfection de la terrasse, la construction en pierre d'une nouvelle balustrade « en rapport de style avec la tour », la suppression des briques au profit de pierre blanche d'Elnes, Wavrans ou Ouve-Wirquin, la restauration des baies ouvertes et simulées, la pose de nouveaux abat-sons en sapin rouge. Les travaux, financés par la commune car la fabrique n'en avait pas les moyens, sont menés par l'entreprise Caron à Saint-Omer et réceptionnés le 3 août 1882 : ils ont coûté 7300 francs (3280 prévus). Il a en effet fallu refaire la flèche, en très mauvais état, et l'architecte diocésain, consulté, avait proposé de la supprimer et de la remplacer par un simple chapeau ! En outre, une horloge est mise en place du côté nord en 1899.

LA PLAQUE DU SOUVENIR FRANÇAIS

Une plaque commémorative est apposée sur le pignon nord du transept le 27 mai 1900. En fonte, elle est placée sous l'égide de la République et de la Patrie. Elle reprend le nom des deux Ecquois morts pendant la guerre de Crimée (1854-1856 pour la France), des onze tombés en 1870-1871, et des deux lors de la conquête du Tonkin. La pose de la plaque de la société nationale du Souvenir Français, à l'origine de l'événement, réunit un public nombreux et l'église est le théâtre d'une cérémonie patriotique mêlant le culte des morts et des saints, propre à l'Église, à celui des héros de la guerre, cher au Souvenir Français.





52

LA CLOCHE RÉPUBLICAINE DE 1908

En 1908, la cloche doit être remplacée. Devenue unique depuis la Révolution, la cloche de 1624 donne des signes de fatigue, en l'occurrence une fêlure préoccupante mentionnée dans la correspondance entre la mairie et le fondeur de cloches, Dubuisson à Paris. Le 15 août 1908 (la date n'est sans doute pas innocente), la nouvelle municipalité élue en mai prend une délibération qui propose de donner le nom de Marianne à la cloche et d'y faire graver un buste de la République. Onze jours plus tard, l'idée de graver le buste est abandonnée, car cela coûterait 60 francs supplémentaires, et on décide de se contenter de la mention République Française. L'entrepreneur s'engage à refondre la cloche fêlée, d'un poids d'environ 1000 kg, pour un budget total de 600 francs, financé à hauteur de 426 francs par le budget communal et, pour le reste, par une vente d'ormes de la place de Coubron. Comme c'était l'usage, c'est donc le métal de l'ancienne cloche que l'on retrouve dans la nouvelle. Elle est hissée par un trou situé au centre de la voûte de la tour, et bénie le 25 octobre 1908.

50 : La partie supérieure de la tour avant restauration contemporaine. La balustrade à motifs quadrilobés est un ajout de la période 1879-1882.

Cliché Jean-Louis Podvin

51 : Plaque du Souvenir Français. Cliché Carl Peterloff

52 et 53 : Chambre campanaire et détail figurant les inscriptions sur la cloche. Clichés Carl Peterloff



53

L'inscription en relief sur la cloche traduit bien l'atmosphère politique de l'époque, marquée le 9 décembre 1905 par la loi de séparation des Églises et de l'État, et par la querelle des inventaires de leurs biens respectifs l'année suivante. C'est une cloche laïque qui remplace la cloche catholique. Elle indique les noms de la commune, du département, de la République, ainsi que ceux des membres du conseil municipal, maire en tête. Qui plus est, on lui donne le nom de Marianne ! Seules les mentions des parrain et marraine, que l'abbé Bodescot se targue d'avoir choisis lui-même, peuvent être considérées comme des concessions au clan religieux, ainsi que le crucifix, du côté opposé de la cloche et de taille réduite.





UN NOUVEAU PLAFOND

En 1912, l'abbé Salomé, tout juste nommé dans la paroisse, obtient la mise en place d'un nouveau plafond à la nef. Le plafond plat, « disgracieux et délabré », est remplacé par un autre en bois, en forme d'auge renversée, et les travaux financés à nouveau par une vente d'arbres.

En 1913, le même abbé adresse à la municipalité « un cordial merci pour les travaux effectués, l'année dernière, à l'église » et en demande de nouveaux aux deux entrées latérales, « que le moins exigeant des habitants d'Ecques ne voudrait comme entrée à la plus vulgaire de ses dépendances » : les enfants ont du mal à ouvrir ces portails, lourds et usagés, et les paroissiens tombent malades l'hiver à cause des courants d'air. Il souhaite la mise en place de tambours. La municipalité ne répond pas à cette demande mais les tambours sont finalement installés en 1913, financés 400 francs par la fabrique.

54 : Plafond de bois posé en 1912 et arche triomphale imitant la pierre réalisée en 1931-1932.

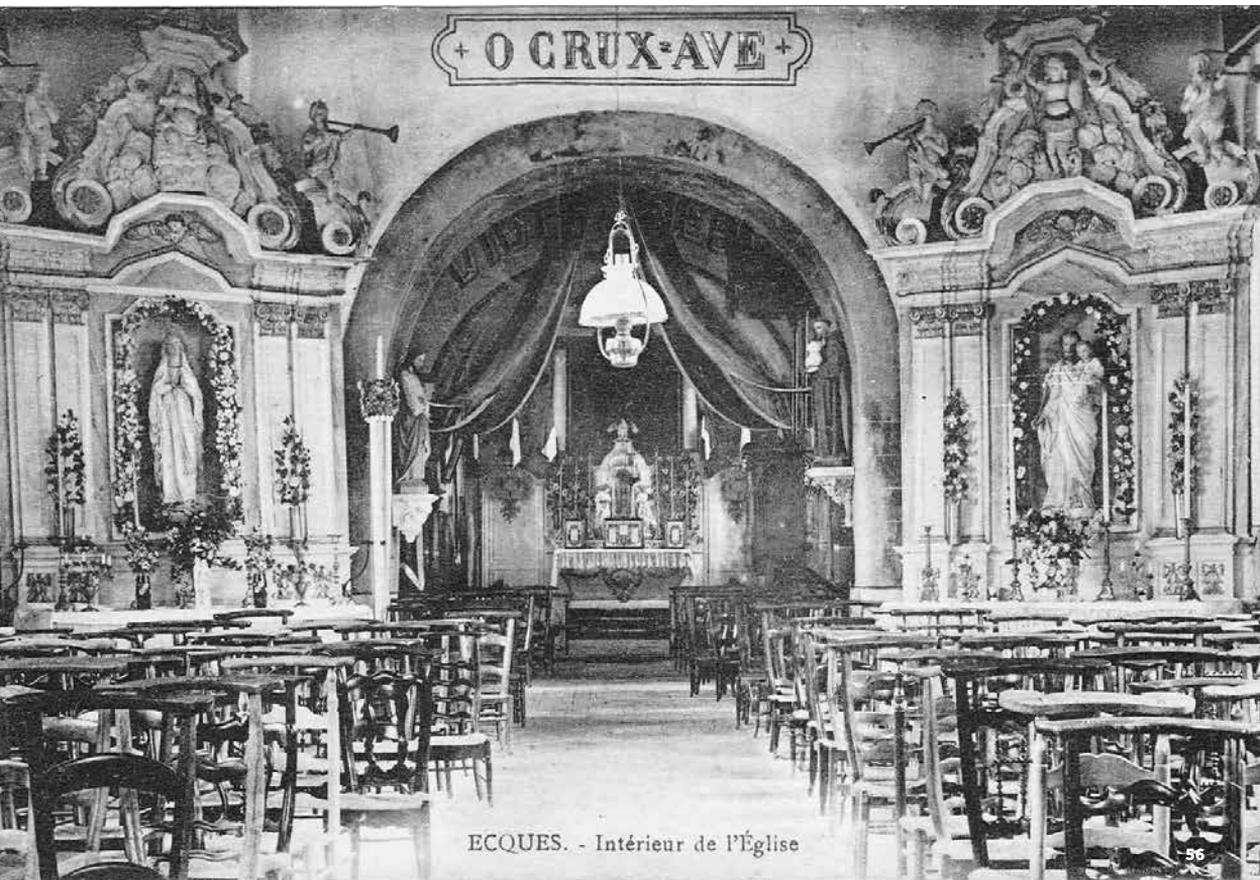
Cliché Carl Peterloff

55 : Monument commémoratif paroissial installé après la Grande Guerre. Cliché Carl Peterloff

LA GRANDE GUERRE

Malgré le passage de quelques avions qui lancent « leurs engins homicides », l'église d'Ecques n'a pas à subir de dégâts liés à la Grande Guerre. Pour autant, une nouvelle couverture du chœur, de la sacristie et du bras nord du transept est réalisée en 1919 par l'entreprise Destriez à Ascq pour le compte de la commune. Le curé se réjouit des bienfaits de l'Union sacrée et des réparations de l'église, et « l'évêque de la reconstruction », Mgr Julien, s'y rend le 2 mai 1922 pour confirmer 75 enfants de la commune, puis chanter un *De profundis* devant le monument aux morts.

L'église devient aussi un lieu mémoriel du conflit. Si le monument aux morts érigé sur la place le 15 mai 1921 est l'expression communale de cette mémoire des disparus de 14-18, l'abbé Salomé, lui-même mobilisé, souhaite rappeler leur souvenir dans son église. C'est du côté nord de la nef qu'une plaque commémorative est posée et bénie le 28 septembre 1924. Elle rappelle le nom des 75 morts de la Grande Guerre en les plaçant sous le patronage de Dieu et de la Patrie, invitant les paroissiens à « la reconnaissance et à la prière ». Le coût de ce monument, évalué à 1000 francs, est financé par une souscription publique.



L'ENTRE-DEUX-GUERRES

En 1924, la municipalité avait sollicité le classement de l'église Saint-Nicolas à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques. Malgré l'appui de la commission départementale, la demande fut rejetée.

Au début des années trente, l'abbé Salomé fait remettre en peinture l'église. Il fait appel au peintre audomarois Pierre Baquet, qui décore notamment en 1930-1931 l'arche triomphale en imitant la pierre. Malheureusement, dès 1932, ce décor se dégrade à cause des remontées d'humidité et il est couvert de plaques en fibrociment en 1934 jusqu'à leur retrait lors de la restauration de 2013.

Les onze vitraux de l'église (sept de la nef et quatre des transepts) sont déposés, reposés ou mis en place en mars 1931 par le peintre verrier belge, M. Desmet Van Caillies, de Bruges, pour la somme de 15 299 francs, suite à une souscription lancée par l'abbé Salomé à l'occasion de la Noël 1928. Si le chœur était déjà orné de vitraux, la nef et le transept étaient jusqu'à cette date éclairés par de simples vitres. Ceux situés du côté ouest sont plus simples, à motifs géométriques. Les autres associent des représentations figurées à ces mêmes motifs et traduisent les croyances locales. Le bras nord du transept est dédié à saint Nicolas, patron de l'église, le bras sud à saint Pierre, patron de l'église disparue de Westecques.



57

Dans la nef, les deux vitraux du côté nord figurent au centre d'un médaillon Notre-Dame de Lourdes et sainte Thérèse. Ceux du côté sud représentent le Sacré Cœur de Jésus pour le premier, une dévotion bien attestée à Ecques au XIX^e siècle ; Jeanne d'Arc pour le deuxième, une sainte « récente » – elle n'est canonisée qu'en 1923 – et dont une statue offerte en 1911 a trôné quelque temps dans la nef ; et des motifs géométriques pour le troisième.



58

56 et 57 : L'église d'Ecques aux lendemains de la Grande Guerre. Figurent des éléments mobiliers disparus aujourd'hui : deux autels latéraux et une chaire. Collection privée

58 : Le bras nord du transept avant 1931. Il est éclairé alors par une fenêtre à petits carreaux. Archives communales d'Ecques



1- Saint Nicolas,
atelier Desmet Van Caillies (Bruges)

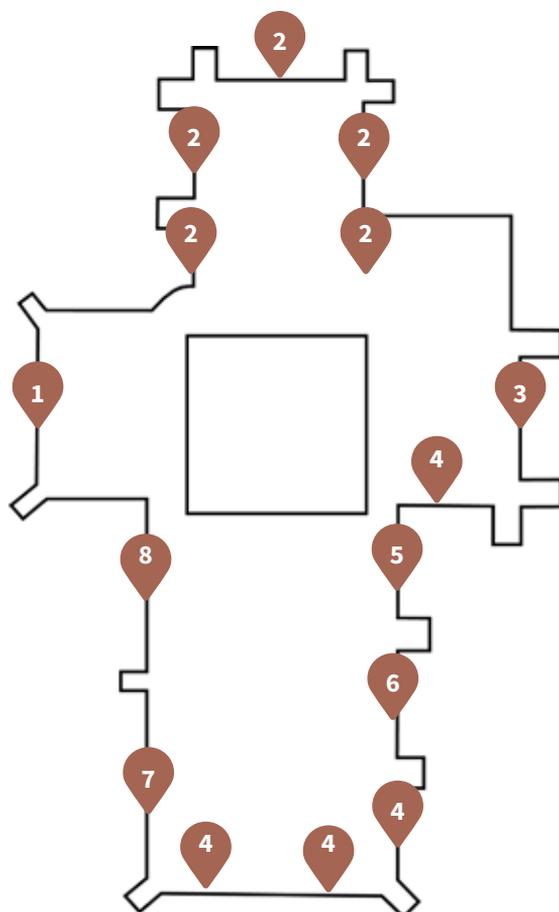


2 - Vitrail à motifs en grisaille,
atelier Félix Courmont (Arras)



3 - Saint Pierre,
atelier Desmet Van Caillies (Bruges)

**TOUR D'HORIZON
DES VITRAUX
DE L'ÉGLISE**





4 - Vitrail à motifs en grisaille,
atelier Desmet Van Caillies (Bruges)



5 - Sacré-Coeur de Jésus,
atelier Desmet Van Caillies (Bruges)



6 - Jeanne d'Arc,
atelier Desmet Van Caillies (Bruges)

7 - Sainte Thérèse,
atelier Desmet Van Caillies (Bruges)



8 - Notre-Dame de Lourdes,
atelier de Desmet Van Caillies (Bruges)





LES DÉCENNIES DE L'APRÈS-GUERRE

La Seconde Guerre mondiale se traduit par des dégâts à l'église, et la municipalité monte un dossier de dommages de guerre pour les vitraux et la maçonnerie, suite aux bombardements de juin 1944. Les travaux sur les vitraux du transept et du chœur sont confiés à J. Laurant, maître verrier à Lambersart, et l'abbé Brisbout en règle la dépense par anticipation en 1947, avant d'être remboursé par la commune en 1951 sur les dommages de guerre.

Les travaux de maçonnerie (362 951 francs), de charpente et menuiserie (97 952 francs) sont attribués à l'Ecquois Yves Lefebvre. La sacristie est réparée et la charpente à deux versants est remplacée par un grand appentis, probablement pour résoudre des problèmes d'étanchéité. Des travaux sur la tour sont également réalisés : ils sont peu heureux, car l'entrepreneur applique du ciment sur la pierre, ce qui a des effets pervers par la suite ; des plaquages en ciment sur grillage métallique sont réalisés notamment du côté ouest de la tour (ils durent être retirés en 2000 car une partie d'entre eux se détachaient) ; des colonnettes d'angle en pierre sont remplacées par des tuyaux en fibrociment !

Les comptabilités municipales font état de réparations régulières à l'église, généralement dictées par l'urgence de la situation. En 1960, à la suite de réparations de l'horloge, on procède au remplacement du cadran. En 1964, des travaux d'urgence sont réalisés à la tour qui menace ruine du côté sud-ouest.

En 1978, la flèche octogonale est à nouveau dégradée et le maire, Michel Billet, lance des travaux. Les entreprises Floret à Quiestède et Belva à Longuenesse s'occupent de la charpente (remplacement des pièces maîtresses qui font la base et l'ossature du clocher) et de la couverture.

59 : Ouvriers travaillant à la restauration de la flèche en 1978.
Collection privée

60 : Dégâts causés sur la pierre par le plaquage de ciment sur la tour.
Collection privée





RESTAURATION CONTEMPORAINE

UN CONSTAT DE DÉPART DISCUTABLE

En 1877, le baron Dard écrit : «l'église [d'Ecques] n'est plus aujourd'hui que l'assemblage incorrect de constructions diverses qui datent des deux derniers siècles. Il ne reste de la primitive église qu'une tour carrée, affectant le style roman et qui présente encore intérêt, malgré son état de dégradation».

Grâce aux recherches historiques d'une part, aux travaux de restauration conduits par l'architecte Angélique Thomas d'autre part, nos connaissances ont considérablement progressé et permettent aujourd'hui de réévaluer l'intérêt historique et patrimonial du monument.

UNE RESTAURATION RENDUE NÉCESSAIRE PAR LE TEMPS

L'eau et les restaurations inadaptées sont les principaux facteurs de dégradation des ouvrages examinés. L'eau a provoqué la pourriture des ouvrages en bois, la corrosion des éléments métalliques et l'éclatement des pierres, l'érosion et la déstructuration des maçonneries.

Une première phase de restauration de la nef, des échauguettes et de la tour s'est achevée en 2013. En 2019, une seconde phase de travaux a concerné la restauration du chœur, de la sacristie et de la tourelle d'accès au flanc est du bras nord du transept.

LE PARTI PRIS DE RESTAURATION

Le métier d'architecte est intimement lié au métier de conservateur-restaurateur et d'archéologue. La problématique posée par les vestiges enfouis a été la conservation sans perdre de vue la restauration technique des ouvrages conservés. D'importantes étapes ont jalonné l'avancement du chantier et ont été le fruit d'une réflexion sur la conservation des vestiges. Il a été nécessaire de composer avec les acteurs des sciences et du patrimoine, tels que la Fondation du patrimoine et les historiens. Des élévations de l'état projeté des travaux ont préalablement été validées par la Fondation du patrimoine et l'architecte des Bâtiments de France.

Les travaux consolidés sont les suivants :

- Travaux de maçonnerie de brique et de pierre, des sculptures, des arcs, des corniches, des glacis de contreforts ; purge des maçonneries menaçantes et de ciment et agglomérés ; démolition d'un muret ; reprise de la voûte de la tourelle d'escalier ; travaux de sculpture de la niche du chevet ; habillage des glacis de contreforts en tuiles plates scellées ; reprise en maçonnerie des arases. Les maçonneries réparées ont été rejointoyées à l'aide d'un mortier de chaux adapté et complétées d'une patine d'harmonisation.
- Travaux de réparation des bois de charpente, menuiseries bois et chemin de visite.
- Travaux de couverture, ardoise et tuiles plates, glacis de contreforts, rejet des eaux de pluie, solins, arêtières et noues.
- Travaux de restauration et de protection des vitraux



LA TOUR

Cette partie, la plus ancienne de l'édifice, a mérité une attention particulière.

La flèche a été restaurée, la maçonnerie des façades et la balustrade ont nécessité des interventions de spécialistes en taille de pierre et en sculpture.

Pour les parties courantes, à l'exception de la façade est du chœur, il n'y avait pas de gros problème de fissuration, mais des désordres importants liés à l'érosion ou à l'éclatement des pierres qui avaient déjà conduit au développement de champignons coniophores.

LES CHAPITEAUX DE LA TOUR

L'état des sculptures et des colonnettes était très préoccupant.

Chacun des chapiteaux à décor végétal offre une composition différente et témoigne de l'engouement des sculpteurs. Certains chapiteaux semblaient comme interrompus en cours de réalisation. On peut émettre l'hypothèse que la taille se faisait sur le tas et non pas en atelier avant la pose, et aussi que les feuilles lisses étaient peut-être vouées à être retravaillées.

Néanmoins :

- le tailloir est carré
- la corbeille corinthienne est assez élancée
- la décoration est simple, avec des effets de lumière et d'ombre néanmoins limités
- les hélices apparaissent bien dégagées
- les vides sont bien définis et profonds, et doivent être respectés
- l'astragale est bien défini
- les feuilles larges au nombre de trois au centre de chaque face sont toujours très épaisses, lisses et très raides, à peine recourbées à leur extrémité, avec une nervure centrale réservée. Ce registre de feuilles occupe souvent la moitié de la corbeille
- l'extrémité (centre) des hélices est toujours légèrement saillante par rapport à l'abaque, et les crochets se détachent à leur extrémité supérieure.



62 : Restauration de la tour. Cliché entreprise Chevalier Nord
63 : Propositions de restitution des chapiteaux de la tour.
Document Angélique Thomas, AR. T Architecte



64 et 65 : Chapiteaux des baies géminées avant et après restauration.
Clichés Angélique Thomas, AR. T Architecte et Chevalier Nord.



66

LES CHARPENTES ET COUVERTURES

Elles étaient dans un état de vétusté important. Celles de la nef et des échauguettes, dans un état plus préoccupant, ont fait l'objet de la première phase de travaux, celle du chœur, de la deuxième phase. La couverture des transepts sera à programmer à moyen terme.

Les ardoises utilisées sont d'Espagne de 4,5 mm qualité MH et posées aux doubles clous de cuivre cranté et les gouttières dite havraises en zinc naturel pré-patiné.

La charpente généralement satisfaisante présentait des désordres liés à des infiltrations anciennes dans le transept nord du côté ouest, dans la nef du côté nord. Avant toute intervention en couverture, il a fallu absolument remplacer les pièces de bois défectueuses en chêne de section et de procédés traditionnels dans le respect de la charpente existante.



67



68



LE CHŒUR ET LA SACRISTIE

La restauration du chœur a permis la reprise de sa toiture en croupe et le réaménagement de l'accès à l'étage. De la même manière, l'appentis couvrant la sacristie a été complètement restauré et le plancher intermédiaire supprimé.

Les maçonneries du chœur ont été reprises et les piliers consolidés. Lors du démontage de ceux côté nord, les traces de chapiteaux matérialisant l'accès entre le chœur et l'ancienne chapelle de Rons ont été retrouvées.

Le chevet (façade est du chœur) présentait des fissurations préoccupantes au-dessus de la fenêtre bouchée et un déversement du côté nord, aussi ces désordres ont-ils été traités. Ici comme ailleurs, une attention particulière a été apportée tout au long des travaux à la découverte et à la conservation des vestiges : les traces de la bretèche ont été conservées et la niche sur le chevet restituée par le travail du sculpteur.

66 : Travaux de charpente et de couverture sur la nef.
Cliché Angélique Thomas

67 : Pose d'un escalier permettant l'accès à la chambre campanaire. Cliché Angélique Thomas, AR. T Architecte

68 : Stocks de pierre prêtes à être employées sur le chantier de l'église. Cliché Angélique Thomas, AR. T Architecte

69 : Restauration du vitrail sud du chœur et pose d'une protection grillagée. Cliché Angélique Thomas, AR. T Architecte

LE CHANTIER EN QUELQUES CHIFFRES

PHASE 1

> LA NEF ET LES ÉCHAUGUETTES

Bois : 6 m³ de chêne et 4 m³ de sapin

110 renforcements des assemblages

170 ml de tirants métalliques

Ardoises : 280 m² d'ardoises d'Espagne MH

Maçonnerie : 6 m³ de briques « Briqueteries de Lamour » et 0,5 m³ de pierre de Migné

> LA TOUR

Étanchéité habillage : 28 m² de cuivre et

25 m² de plomb

Maçonnerie : 70 m³ de pierre de Belleroche + pierre de Haims, 2500 kg de mortier de chaux et 38 m² de joints

PHASE 2

> LE CHŒUR, LA SACRISTIE ET LA TOURELLE D'ESCALIER

Bois : 6 m³ de chêne

5 renforcements des assemblages et 22 dm³ de renfort résine

Couvertures : 145 m² d'ardoises d'Espagne MH et 33 m² de tuiles de terre cuite

Maçonnerie : 6 m³ de briques « Briqueteries de Lamour », 41 m³ de pierre de Migné et 8 m³ de pierre de Massangis

FLONLÈGE DE STATUES



70 - Notre-Dame des Ardents. Cliché Jean-Louis Podvin



71 - Saint Antoine l'ermite. Cliché Carl Peterolff

LA STATUE EN BOIS POLYCHROME DE NOTRE-DAME DES ARDENTS porte du bras gauche l'enfant qui tient un globe doré ; de la main droite, elle brandit un cierge. Cette dévotion est bien attestée dans la région depuis le Moyen Âge, pour combattre le mal des ardents ou feu de saint Antoine, une maladie due à l'ergot de seigle, qui faisait des ravages au sein des populations rurales.

LA STATUE DE SAINT ANTOINE L'ERMITE, en bois brut, est posée sur une console en pierre. Jusqu'au années 1980, elle était placée à l'extérieur de l'église, dans la niche du chevet du chœur. Elle fut dérobée en 2001 et retrouvée en 2004. Elle date probablement du XVI^e siècle et pourrait provenir de l'ermitage situé à la limite entre Ecques et Quiestède.



72

72 - Saint Éloi. Cliché Carl Peterloff

LA STATUE DE SAINT ÉLOI en bois polychrome est datée du XVII^e ou du XVIII^e siècle. Patron des forgerons et des maréchaux-ferrants, il est muni d'un marteau et d'une enclume. Là encore, il s'agit d'une dévotion bien ancrée dans le monde rural car la bienveillance de ce saint est recherchée pour guérir les chevaux malades.



73

73 - Saint Nicolas? Cliché Carl Peterloff

QUELLE EST L'IDENTITÉ DE CE SAINT ÉVÊQUE?

Cette statue en bois polychrome du XVIII^e siècle est réputée représenter saint Nicolas, le patron de la paroisse d'Ecques. Pour autant, si la statue portait encore la crosse épiscopale de la main gauche dans les années 1980, le baquet et les trois enfants, caractéristiques de la représentation de saint Nicolas, sont absents.



74

74 - Huile sur toile du retable du maître-autel. Datée de la fin du XVII^e siècle ou début du siècle suivant, elle figure un christ en croix. Classée Monument historique en 1989, elle a été restaurée en 2013-2014. Cliché Carl Peterolff



75 - L'église d'Ecques au début du XX^e siècle, les baies du pignon de la nef ne sont pas encore pourvues de vitraux. Collection privée

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE :

- Angélique Thomas (Ar.T Architecte), Dossiers techniques du chantier de restauration de l'église Saint-Nicolas d'Ecques (diagnostics, plans, dossier des ouvrages exécutés)

- Philippe May, « Notes descriptives de quelques églises de l'Audomarois à la fin du XVII^e siècle », Bulletin de la Société Académique des Antiquaires de la Morinie, tome XXVI, n° 470, 2010.

- Jean-Louis Podvin et Gilles Pouchain, « L'église Saint-Nicolas d'Ecques : un patrimoine méconnu », Bulletin de la Société Académique des Antiquaires de la Morinie, tome XXVII, n° 473, 2013.

- Jean-Louis Podvin, « Ecques et la guerre 1914-1918 », Bulletin de la Société Académique des Antiquaires de la Morinie, tome XXVII, n° 474, 2014.

- Jean-Louis Podvin et Maxence Watelle, « Querelle de chapelle à Ecques au XVII^e siècle », Bulletin de la Société Académique des Antiquaires de la Morinie, tome XXVIII, n° 476, 2016.

- Jean-Louis Podvin, « Un épisode de peste à Ecques en 1666 », Bulletin de la Société Académique des Antiquaires de la Morinie, tome XXVIII, n° 477, 2017.

- Jean-Louis Podvin, « La Révolution au village : Ecques de 1789 à 1799 », Bulletin de la Société Académique des Antiquaires de la Morinie, tome XXIX, n° 479, 2019.

- Jean-Louis Podvin, « Les Piette au chevet de l'église d'Ecques », Bulletin de la Société Académique des Antiquaires de la Morinie, tome XXIX, n° 480, 2020.

- Jean-Louis Podvin, « Quand la restauration rencontre l'archive : l'exemple de l'église d'Ecques », Histoire et d'archéologie du Pas-de-Calais, tome XXVII, 2020.

REMERCIEMENTS :

- Municipalité d'Ecques
- Bibliothèque d'Agglomération du Pays de Saint-Omer
- Entreprise de maçonnerie du patrimoine Chevalier Nord (Saint-Martin-lez-Tatinghem)
- Julie Ballanfat
- Matthieu Becuwe
- Michel Billet
- Daniel Nourry
- Carl Peterolff
- Alban Simon
- Angélique Thomas, AR. T Architecte (Saint-Omer)

RÉDACTION :

- Jean-Louis Podvin (ULCO, UR 4030 HILLI)
- Angélique Thomas, architecte (AR. T Architecte)
- Maxence Watelle (AUD)

CONCEPTION GRAPHIQUE :

- Lise Debieinne (AUD)

Focus - L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS D'ECQUES

La collection « Focus » des Villes et Pays d'art et d'histoire met à l'honneur l'histoire d'un monument, d'une population, d'un lieu ou une typologie patrimoniale. Elle s'appuie sur des travaux de recherche et prend la forme de synthèses documentaires accessibles au plus grand nombre.

Depuis 2014, l'Agence d'Urbanisme et de Développement Pays de Saint-Omer - Flandre Intérieure porte la mise en œuvre du label national « Pays d'art et d'histoire de Saint-Omer » attribué par l'État, représenté par le préfet de région. Ce label qualifie des territoires, communes ou regroupements de communes qui, conscients des enjeux que représente l'appropriation de leur architecture et de leur patrimoine par les habitants, s'engagent dans une démarche active de connaissance, de médiation, d'action culturelle et de valorisation. Toute l'année, l'Agence organise de nombreuses actions pour permettre la découverte des richesses architecturales et patrimoniales du Pays par ses habitants, jeunes et adultes, et par ses visiteurs avec le concours de guides-conférenciers professionnels.

À proximité, Beauvais, Boulogne-sur-Mer, Calais, Cambrai, Chantilly, Laon, Lille, Noyon, Roubaix, Saint-Quentin, Soissons et Tourcoing bénéficient de l'appellation Ville d'art et d'histoire ; Amiens Métropole, Lens-Liévin, Pays de Senlis à Ermenonville et Santerre Haute-Somme bénéficient de l'appellation Pays d'art et d'histoire.

Retrouvez toutes nos publications et notre programmation culturelle :

Agence d'Urbanisme et de Développement Pays de Saint-Omer – Flandre Intérieure

Centre administratif Saint-Louis
Rue Saint-Sépulcre
CS 90 128
62 503 Saint-Omer Cedex
pah@aud-stomer.fr
Tél : 03 21 38 01 62
www.aud-stomer.fr
www.patrimoines-saint-omer.fr
 AUD StOmer

Maison de l'Archéologie

6 place de la Morinie
62 129 Théroüanne
maisons-pah@aud-stomer.fr
Tél : 06 43 85 15 47
www.patrimoines-saint-omer.fr
 AUD StOmer

Office de Tourisme et des Congrès du Pays de Saint-Omer

7 place Victor Hugo
62 500 Saint-Omer
contact@tourisme-saintomer.com
Tél. : 03 21 98 08 51
www.tourisme-saintomer.com